DICO DÉCODE

Numéro 19

TAS ET AMONCELLE-MENTS

Maurice Blaussyld, Espace inaccessible (2010), vue de l'exposition « Futur, Ancien, Fugitif », Palais de Tokyo, 2019. Courtesy de l'artiste & Galerie Allen. Crédit photo : Aurélie Mole.

PALAIS DE TOKYO

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Au début de l'année 2021, le Palais de Tokyo voit sa boîte aux lettres remplie de tas d'origamis, qui sont ensuite assemblés pour former un arbre de papier. Cette accumulation d'objets provenant des quatre coins de la région nous rappelle que le Palais de Tokyo a connu bon nombre de tas, des objets sans forme ni dimension spécifique : des tas de bouffe, des piles de livres, des accumulations de souvenirs, des agglomérats de plastique, des amas de terre, des décombres de vies, des montagnes de chair ou encore des monticules de déchets.

La forme du tas est récurrente dans l'histoire de l'art au XX^{e} siècle. En 1938, Marcel Duchamp suspend 1200 sacs de charbon au plafond de la Galerie Beaux-Arts de New York lors de l'exposition Internationale du Surréalisme à Paris. Dans les années 1960, la pensée de Robert Morris sur « l'Antiforme » (1968) qui conteste le caractère solide et durable des œuvres d'art et propose des sculptures souples, voire périssables, structure une suite de tas : les tas de charbon de Bernar Venet (1963), les « Scatters pieces » (« pièces dispersées », 1967) de Richard Serra qui crée des tas aléatoires à partir de baguettes de métal, de bandes de latex et de fils de fer recouverts de caoutchouc, ou les tas de pommes de terre de Giuseppe Penone (1977).

Marcel Duchamp, *Ciel de roussettes (1200 sacs de charbon suspendus au plafond au-dessus d'un poêle)*, détail, Exposition Internationale du Surréalisme, Paris, 1938.

Mais les tas ne sont pas l'apanage de l'art contemporain : ils se sont multipliés depuis des millénaires dans de nombreuses cultures, depuis les Inukshuk, empilements de pierres inuites, jusqu'aux amoncellements de terres construits par les « Mound Builders », peuple amérindien vivant sur les côtés de l'Atlantique et du Mississipi. Utilisés comme boussoles ou comme sépultures, les tas deviennent au XIX^{e}

siècle, le symbole d'un capitalisme triomphant, à l'image du célèbre Picsou amassant des montagnes d'or. Le tas est une forme d'accumulation, qui crée par définition un déséquilibre entre les matières ou richesses : Karl Marx décrit dans *Le Capital* (1867) un phénomène d'accumulation primitive du capital, c'est-à-dire la concentration des richesses entre un nombre restreint de mains. Le géographe David Harvey parlera plus tard d'accumulation par dépossession. On retrouve alors de nouveaux types de tas, qui font état de ce déséquilibre : les empilements vertigineux d'étages à Dubaï qui succèdent aux tas de sable et de ciment nécessaires à leur construction, les collines de déchets à Houston qui empoisonnent des quartiers habités par des populations noires ou encore les décharges remplies de déchets électroniques au Ghana. Ce nouveau paysage de tas plus ou moins toxiques, encombrants, superflus, nous oblige alors à « vivre dans les ruines du capitalisme » (Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde*, 2015).

« Et si ce paysage domestique empoussiéré, déstructuré par l'entassement hasardeux des objets, avec ses strates inférieures que l'on n'explore plus, était aussi un paysage intérieur ? »
– Monna Chollet, *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique*

Notre collection de tas s'engouffre aussi à l'intérieur des maisons, que l'excès et la surconsommation n'ont pas épargné : les tas de linge sale, de vaisselle ou de poussière sont constamment étoffés de nouvelles possessions. Et si la journaliste Mona Chollet constate que le désordre et la saleté sont l'état naturel de nos habitats, les tas entraînent des comportements compulsifs, de la plus grande maniaquerie à l'entassement pathologique des syllogomanes. Le tas a néanmoins plus ou moins de succès au fil des tendances décoratives – banni par les minimalistes et vénéré par le maximalisme actuel et ses empilement aléatoires de livres. Il révèle aussi la mémoire de vies invisibilisées et la tension entre l'injonction au ménage que subissent les femmes et leur facilité à raconter leur histoire par les objets qui remplissent leur maison – sales, cassés ou raccommodés mais toujours conservés.

Les tas deviennent alors sacrés : ce sont les piles de livres que l'on ne lit pas mais que l'on range religieusement – tendance appelée « Tsundoku » en japonais –, ou bien une mémoire familiale qui persiste dans les objets. Christian Boltanski utilise le pouvoir mémoriel des objets du quotidien pour exprimer le poids de vies oubliées, dans ses oeuvres La réserve : *Les suisses morts* (1991), qui utilise des photos vernaculaires

Christian Boltanski, *Personnes*, vue de l'exposition « Monumenta », Grand Palais, 2010.

et des boîtes de biscuits rouillées ou *Personnes* (2010), des empilements de vêtements manipulés par une grue qui évoquent des personnes absentes, dont on devine le destin tragique.

Finalement, les tas ont toujours été des armes : sous la forme de barricades ou de bûchers, ils sont une opposition matérielle au pouvoir. Dans les galeries, les tas expriment une critique de la société de consommation, avec la série des « Poubelles » d'Arman (1959), des tas d'ordures ménagères et détritus trouvés dans la rue, ou celle d'un monde violent avec la série de tas de bonbons de Félix González-Torres : ce dernier entasse des sucreries que les visiteurs peuvent manger, illustrant tantôt la propagation du virus du Sida (*« Sans titre » (Portrait de Ross à LA)*), tantôt la remise en question de l'opinion publique des États-Unis dans sa prise de position lors de la Guerre du Koweït (1991). En 2020, l'artiste Ghita Skali revendique son « droit à faire des tas », en exposant des tas de verveine importée du Maroc. Elle pervertit une forme hégémonique de l'art contemporain, reproduite par de nombreux hommes blancs, en modifiant le lieu d'énonciation et la narration liés à ses tas de verveine. Nous vous invitons donc à remonter le temps et à explorer toutes les sortes de tas qui ont maillé les expositions du Palais de Tokyo.

Félix González-Torres, *« Sans titre » (Portrait de Ross à LA)*, 1991.

Quand la forme s'effondre

Les œuvres de Maurice Blaussyld n'ont ni titre ni date. Elles esquivent tout contexte qui dénaturerait l'expérience d'une rencontre physique et émotionnelle. Avec ce grand tas de terre, il laisse « surgir le monde dans sa réalité crue ».

Maurice Blaussyld

En 2019, **Maurice Blaussyld** expose sous la grande verrière un gigantesque tas de terre, serré entre deux cimaises immaculées et deux plaques de verre. La terre argileuse, déversée en blocs compacts, est recouverte d'une fine pellicule d'huile de lin – celle utilisée pour la peinture à l'huile – mélangée au pigment noir de mars. Face à une oeuvre si énigmatique, il est bon d'aller chercher quelques indices du côté de ce que nous en dit son auteur. Ainsi, Maurice Blaussyld déclare tenter, au travers de ce tas de terre, de « transfigurer la nature », d'opérer une « sacralisation du paysage réel », de générer « un hors-lieu créant un domaine n'existant pas encore. »

Patrick Neu

En 2014, **Patrick Neu** présente au Palais de Tokyo un amoncellement de verres brisés. Entre la sculpture et la performance, cette œuvre résulte de la chute d'une colonne constituée d'un empilement de centaines de verres à vin dont l'artiste a ôté les pieds. Au centre, certains verres dessinés au noir de fumée forment une silhouette aux contours vagues. À la manière d'un graveur dessinant en réserve, il a fait apparaître une fine couche de carbone. Véritable défi contre la loi de l'attraction et du temps, la sculpture est promise à une chute imminente, c'est le hasard et la gravité qui en définissent sa forme.

Maurice Blaussyld, *Espace inaccessible* (2010), vue de l'exposition « Futur, Ancien, Fugitif », Palais de Tokyo, 2019. Courtesy de l'artiste & Galerie Allen. Crédit photo : Aurélie Mole.

Patrick Neu, vue de son exposition monographique, Palais de Tokyo, 2015.

Produire, stocker, accumuler

Pierre Joseph

En 2019, l'exposition « Futur, ancien, fugitif » s'ouvre sur « un mur de mûres », un ensemble de photographies de **Pierre Joseph** issu de sa série des *Photographies sans fin* inaugurée en 2016. D'une apparente simplicité, cette grille photographique joue sur la répétition du motif et la saillie d'infimes détails qui permettent de distinguer les images les unes des autres. On y voit la rencontre entre deux temporalités : celle d'un monde révolu de chasseurs-cueilleurs et celle d'un temps présent qui transforme notre environnement en clichés Instagram. Avec ces amoncellements de mûres qui nous engloutissent, Pierre Joseph semble établir un parallèle entre ce qu'il qualifie de « mécanisation du regard » et les logiques productivistes auxquelles nous sommes désormais soumis.

Ndidi Dike

En 2018, le Palais de Tokyo présente une installation de l'artiste nigériane **Ndidi Dike**, un collage de photographies rehaussé d'un assemblage de produits chinés sur des marchés. Elle nous plonge dans l'ambiance du marché Balogun à Lagos : « La structure physique des marchés de Lagos et l'agencement architectonique des marchandises qu'on y trouve peuvent paraître chaotiques au premier abord, mais un second regard révèle, selon moi, une nature agressivement ordonnée. Un terrain fertile pour la mise en scène esthétique des tableaux incroyables que constituent les étals dans la rue. » Avec ces amoncellements de fruits et de légumes, ces tas de sacs de céréales, l'artiste fait un parallèle entre les tas de l'art contemporain et une forme vernaculaire et utilitaire.

Mika Rottenberg

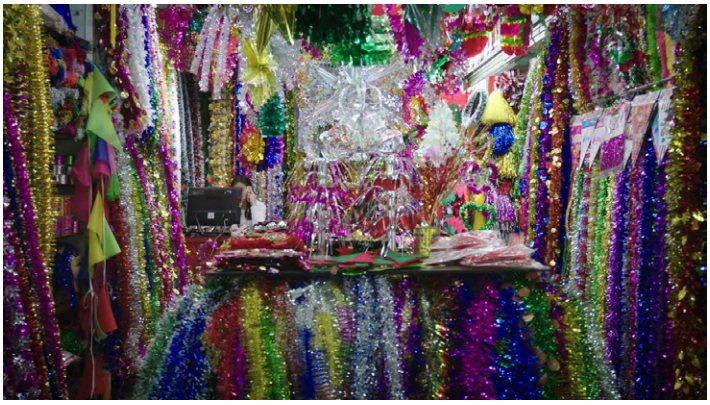
Les vidéos de **Mika Rottenberg** tournent en dérision la production industrielle démesurée. Elle s'applique à décrire, étape par étape, le « travail mort » des objets de consommation : « Pour Marx, chaque objet contient du "travail mort". Je le vois comme les esprits enfermés de toutes les personnes ayant travaillé à sa réalisation. » L'artiste documente ou invente

Pierre Joseph, *Mur de mûres*, vue de l'exposition « Futur, Ancien, Fugitif », Palais de Tokyo, 2019.

Ndidi Dike, *Trace: Transactional Aesthetics* (2015), vue de l'exposition « Prince·sse·s des villes », Palais de Tokyo, 2019.
Crédit photo : Aurélie Mole.

des chaînes de production, de l'extraction des ressources naturelles jusqu'à la vente, en passant par la transformation industrielle. Une production qui abîme et maltraite le corps des travailleuses. La cohabitation d'images documentaires et de l'univers burlesque de Mika Rottenberg produit un effet de trouble tant il est difficile de démêler le vrai du faux, révélant ainsi l'absurde de nos modes de production. L'accumulation des matières et des produits manufacturés produit des amoncellements d'objets inutiles parmi lesquels les corps ont du mal à trouver leur place.

Mika Rottenberg, *NoNoseKnows* (2015), Palais de Tokyo, 2016.



Mika Rottenberg, *Cosmic Generator* (photogramme), 2017. Crédit photo : Mika Rottenberg. Courtesy of Andrea Rosen Gallery, New York and Galerie Laurent Godin, Paris.

Fabrice Hyber, vue de l'exposition « Matières premières », Palais de Tokyo, 2012.

Ulla von Brandenburg, vue de l'exposition « Le Milieu est bleu », Palais de Tokyo, 2020.

Consommer, entasser, jeter

Christoph Büchel

En 2008, l'artiste suisse **Christoph Büchel** présente une gigantesque habitation souterraine recouverte sur plus de 400 m^2 par une montagne de déchets. On accède à l'œuvre avec un casque sur la tête et accompagnés d'un pompier. Un long tunnel nous mène tour à tour à un taudis clandestin, un sweatshop, un atelier de mécanique, un foyer pour immigrés, un réfectoire, un atelier de récupération de mégots parsemé de seringues. Cette installation nous plonge dans un scénario physiquement et psychologiquement dérangeant. Elle nous place dans un rôle de victime et de voyeur, nous faisant vivre une plongée dans l'amoncellement de déchets que la classe dominante produit.

Marjorie Keller

Pour son exposition « Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce » en 2017, le Palais de Tokyo présente le film expérimental *Objection* réalisé par Marjorie Keller (1950-1994), cinéaste d'avant-garde, auteure, théoricienne et activiste féministe américaine. Ce film naît alors qu'elle réalise pour sa compagnie d'assurance un inventaire des biens de sa maison. Pièce après pièce, elle recense l'ensemble des objets qu'elle possède : lampes, photographies, miroirs, rideaux, vaisselle. Mais l'exercice dépasse le simple inventaire. La succession rapide de plans chancelants en caméra portée produit un sentiment d'horreur croissant face à l'accumulation d'objets. En les filmant, c'est non seulement son histoire personnelle qu'elle met en scène mais également l'horreur d'une société où les femmes se définissent par leur capacité à maintenir la perfection de leur intérieur.

Christoph Buchel, vue de l'exposition « Superdome », Palais de Tokyo, 2008.

Tas d'informations : saturation médiatique

Wang Du

Réfugié politique en France suite à sa participation aux manifestations de Tian'anmen en 1989, **Wang Du** fait alors connaissance de ce qu'il appelle la « société de consommation de l'information » et s'intéresse aux flux d'informations générés par la société occidentale. A partir d'images qu'il extrait de la presse écrite, de la télévision ou d'Internet, il réalise des sculptures ou installations monumentales, interrogeant le rôle des médias et leur langage. « Les médias sont-ils les nerfs de la réalité ? Avec leur omniprésence, leur pouvoir absolu et leur capacité d'infiltration, les médias influencent la société ainsi que la pensée et le comportement des gens à tous niveaux. [...] Nous sommes devenus à la fois des consommateurs de médias et des objets consommés par les médias. »

Pour sa participation à l'exposition « Notre histoire » en 2006, il réalise une installation composée d'un immense amoncellement de journaux. La forme du tas évoque ici l'accumulation démesurée d'informations que nous recevons jusqu'à ce que celles-ci nous ensevelissent.

Wang Du, vue de l'exposition « Wang Du Parade », Palais de Tokyo, 2005.

Camille Henrot

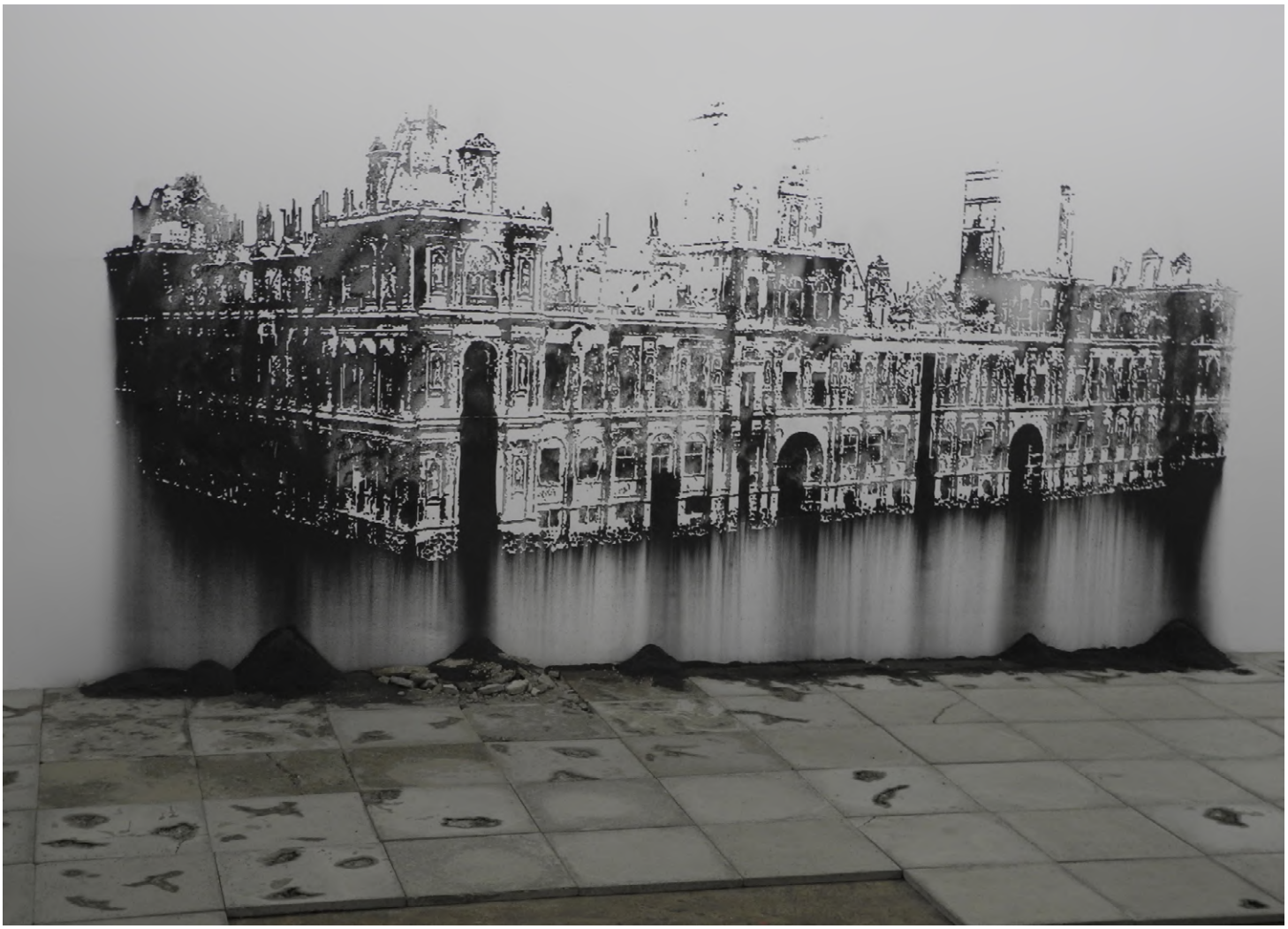
À l'occasion de sa carte blanche au Palais de Tokyo, **Camille Henrot** présente *The Pale Fox*, une installation autour de la curiosité maladive et de l'envie irrépressible de maîtriser les connaissances du monde pour les ordonner en savoirs. Plus de 400 photographies, sculptures, livres et dessins sont présentés au sol et sur un ensemble d'étagères. Cette salle aux allures de chambre à coucher pourrait aussi être vue comme l'écran d'un ordinateur aux nombreux onglets ouverts sur des sujets variés et sans liens apparents. « Ce que j'ai voulu faire avec *The Pale Fox* c'est tourner en dérision la volonté de construire un environnement cohérent, car malgré tous nos efforts pour bien faire on finit toujours par avoir un caillou qui traîne dans la chaussure. » L'installation ressemble à un tas de savoirs qui manque de s'écrouler. Ce « délire de groupement » pathologique et quasi érotique est pour l'artiste une manière de montrer qu'il n'existe pas d'harmonie sans disharmonie, pas de connaissance sans accumulation ni déception.

Camille Henrot, *The Pale Fox*, vue de l'exposition « Days Are Dogs », Palais de Tokyo, 2017-2018.

Déboulonnements ou barricades : les tas de la colère

Nicolas Daubanes

Pour son exposition « L'Huile et l'Eau » présentée au Palais de Tokyo, **Nicolas Daubanes** s'inspire de micro-histoires qui témoignent de l'intelligence humaine à l'épreuve des situations d'enfermement et de contrainte. Au sol, des dalles de béton mélangé à du sucre s'effritent à mesure que les visiteurs circulent. Nicolas Daubanes reprend un procédé de sabotage utilisé par les résistants pendant la Seconde Guerre mondiale pour fragiliser les constructions. Sur les murs, un dessin à la limaille de fer représente l'Hôtel de Ville de Paris, partiellement détruit pendant l'insurrection de la Commune de Paris (1871). « Aucun bâtiment n'est innocent » affirmait l'artiste dans une exposition précédente. La limaille de fer tombée du mur ainsi que les dalles de béton qui s'effritent sous le poids des visiteurs de l'exposition forment des tas de matière, les traces de la destruction de bâtiments comme forme de résistance.



Nicolas Daubanes, vue de l'exposition « L'Huile et l'Eau », Palais de Tokyo, 2020.

Thomas Hirschhorn

Pour son exposition au Palais de Tokyo en 2014, **Thomas Hirschhorn** conçoit une immense agora ouverte, accessible et gratuite, pour constituer un véritable espace public au sein de l'institution. Cette exposition est à la fois son propre atelier provisoire, un espace d'accueil d'intellectuels libres de concevoir leur intervention et un lieu de résistance et de lutte. Thomas Hirschhorn a entreposé des amoncellements de pneus. Ces tas constituent un ensemble de murs qui divisent les différentes sections de l'exposition. Ils sont une référence directe aux manifestations des salariés de l'usine Goodyear qui se tiennent en France la même année pour dénoncer le plan de licenciement de l'entreprise.

Dineo Seshee Bopape

Dans ses œuvres, **Dineo Seshee Bopape** évoque les déséquilibres nés de la colonisation. Pour son exposition au Palais de Tokyo, elle conçoit un éboulement de pierres, métaphore de la dissolution psychique, d'un corps submergé par les émotions. La cascade figée des gravats matérialise un vertige. Elle figure l'instant d'un déséquilibre : le point de rupture.
L'artiste emprunte son vocabulaire à Frantz Fanon, philosophe et psychiatre, militant antiraciste engagé pour l'indépendance de l'Algérie. Son expression « déséquilibre occulte » désigne une contusion invisible depuis la surface de la peau, comme le nationalisme qui lutte, caché, au sein du système colonial.

Thomas Hirschhorn, vue de l'exposition « Flamme éternelle »,

Dineo Seshee Bopape, vue de l'exposition « UNTITLED (OF OCCULT INSTABILITY) [FEELINGS] », 2016.

Pervertir la forme hégémonique du tas

Ghita Skali

Pour l'exposition « Anticorps », **Ghita Skali** a disposé à divers endroits du Palais de Tokyo des amoncellements de feuilles de verveine. Odorante et envahissante, la verveine agit comme un virus qui se propage dans le bâtiment. Ghita Skali a fait importer ce stock (environ 200 kg) par le biais d'un transport transméditerranéen officieux entre le Maroc et la France, qu'elle appelle avec humour *Ali Baba Express*. Avec cette installation, elle étend ce réseau au centre d'art et à ses visiteurs. Par ailleurs, cette installation est aussi une réflexion sur les formes hégémoniques de l'art. Ghita Skali reprend ici le motif du tas, de l'amoncellement de matière, caractéristique d'un art masculin et occidental. Lors de la TokyoSession en conversation avec le co-commissaire de l'exposition Cédric Fauq, Ghita Skali déclare : « Je réclame moi aussi le droit à faire mon tas mais le faire avec une autre narration, à travers mon identité, avec ce que je représente. »

La **TokyoSession** est à retrouver en intégralité ici.

Ghita Skali, *Ali Baba Express : épisode 3*, vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020-2021. Crédit photo : Aurélie Mole.

TOP 3 DES TAS SUS-PENDUS

Tatiana Wolska, vue de l'exposition « Les Modules - Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent », Palais de Tokyo, 2014.

Tatiana Wolska

Économie des moyens et simplicité du geste sont à la base du travail de sculpture de Tatiana Wolska. Sa pratique lente et minutieuse sublime la simplicité des matériaux (de récupération, toujours) pour en extraire toute la poésie. Bois, plastique, métal sont quelques-unes de ses substances de prédilection, à l'origine de sculptures à l'aspect organique démentant l'usage premier du matériau.
Pour son exposition au Palais de Tokyo, Tatiana Wolska présente un essaim de clous suspendu à une poutre de béton. Avec l'accumulation de chutes et de rebuts, l'artiste imagine un tas suspendu à l'apparence organique.

Anita Molinero, Vue de l'exposition « Bouche-moi ce trou », Palais de Tokyo, 2018.

Anita Molinero

Avec l'installation *Bouche-moi ce trou*, Anita Molinero déploie dans les airs une scène aux allures de récit d'apocalypse de série Z. L'installation est composée d'un amoncellement en polystyrène brûlé autour duquel sont suspendus des carénages de moto fondus, tandis qu'une sculpture enchaînée recouverte de fourrure les surplombe. L'ensemble conçu par Anita Molinero évoque une planète fossilisée autour de laquelle gravite de sombres satellites ou un improbable vaisseau spatial, fruit d'une technologie inconnue, cernée par des oiseaux de mauvais augure.
La sculpture semble être un tas de matière retourné et suspendu dans les airs, comme une menace pesant au-dessus de nos têtes.

Charles Kaisin, *Origami for Life*, Palais de Tokyo, 2021.

Origami For Life

Le Palais de Tokyo, la Fondation ENGIE et l'artiste et designer belge Charles Kaisin s'associent pour créer une installation artistique immersive et solidaire au profit du Samusocial de Paris. Des centaines d'oiseaux en origami sont suspendus au plafond pour former un arbre. La sculpture progresse à mesure que les visiteurs participent au projet. Pour chaque oiseau de papier réalisé et collecté, 1€ sera versé par la Fondation ENGIE pour soutenir le Samusocial de Paris, qui vient en aide aux plus démunis, qui sont aussi les plus touchés par la crise sanitaire, en cette saison hivernale.

À votre tour, participez en envoyant vos origamis par la poste ou en les déposant au Palais de Tokyo à l'adresse suivante :
Palais de Tokyo – Origami For Life
13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris.

NOUVEAU

ICONO-DICO

Si cette plongée dans les archives de tas et amoncellements du Palais de Tokyo vous a plu, poursuivez la réflexion avec nous en partageant vos meilleures références sur sur notre page **Are.na**.

https://www.are.na/palais-de-tokyo/icono-dico-tas-et-amoncellements

Comment participer ?

Tout le monde peut ajouter ses propres contenus sur les « channels » de notre profil Are.na. Cette semaine, aidez-nous a rassembler des références sur **l'art et les tas**. Images, articles, vidéos, pages Web sont les bienvenus.

Are.na c'est quoi ?

C'est une plateforme en ligne **collaborative** permettant d'organiser des informations sous la forme de tableaux d'images.

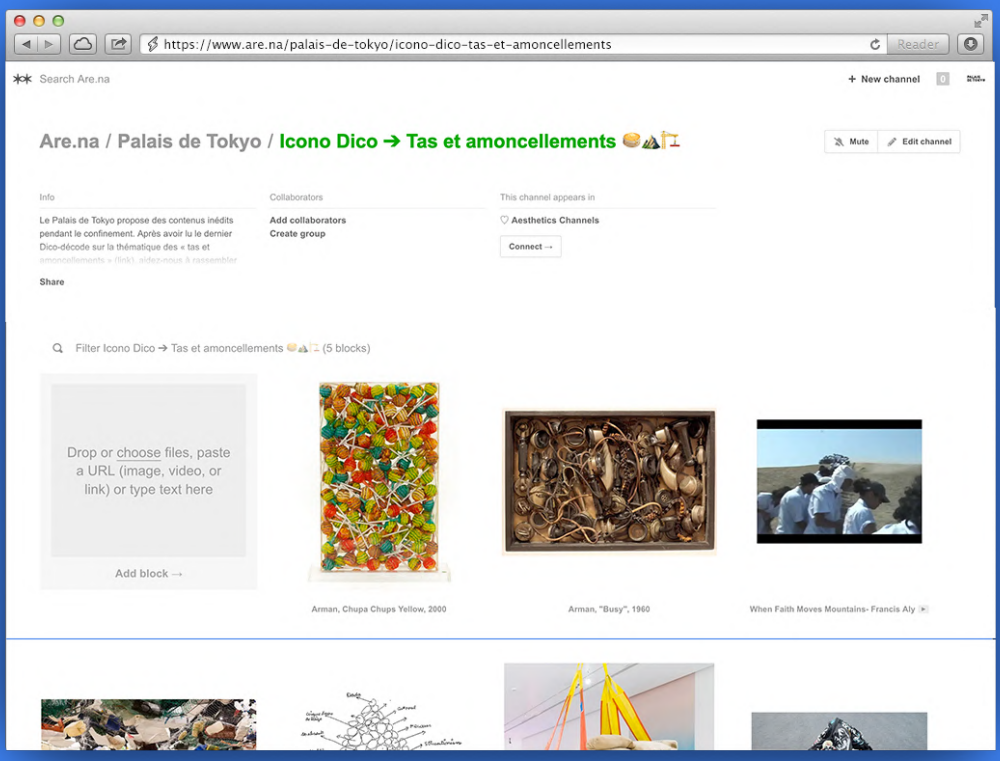
Comment ça marche ?

1 – Consultez nos « channels » sans inscription. Vous découvrirez des ressources sur la thématique de la semaine.

2 – Si vous souhaitez contribuer, créez en quelques clics un compte sur Are.na.

3 – Ajoutez vos références en créant des blocs (télécharger une image, copier-coller un URL).

4 – Partagez cette page avec vos proches !



PALAIS DE TOKYO